



EXTÉRIEUR.

AFRIQUE.

Alger, le 30 mars.

LA conduite du dey d'Alger envers les Européens prend chaque jour un nouveau caractère de violence. Le dey à peine établi dans son gouvernement, mal sûr de la fidélité de ses troupes, n'ayant pas même reçu l'investiture du grand-seigneur son suzerain, et engagé dans une guerre meurtrière contre le bey de Tunis, croit, malgré les difficultés de sa position, pouvoir traiter toutes les nations en tributaires.

Le 22 de ce mois, il fit enjoindre aux consuls de Suède, de Hollande, de Danemarck de lui apporter leurs présens, et il fit demander au consul d'Amérique 18 mille piastres fortes, pour l'indemniser de la perte de neuf Algériens faits prisonniers par un bâtiment américain. Le dey prétendait que l'équipage de ce bâtiment les avait jetés dans la mer, au moment où il allait être lui-même attaqué par un corsaire de la régence.

M. le consul de Suède consentit à faire immédiatement des présens.

Le 25, les trois consuls de Hollande, de Danemarck, d'Amérique furent mandés au palais.

Le consul de Hollande dit qu'il attendait les ordres de sa cour, et que, sans les avoir reçus, il ne pouvait faire de présens. Alors le dey lui annonça que si, à l'arrivée du courrier, qui était attendu d'un moment à l'autre, il ne recevait pas de présens, il le ferait enchaîner lui et ses enfans, et les enverrait aux travaux.

Le consul d'Amérique n'avait pas encore reçu la nouvelle officielle de l'attentat dont se plaignait le dey, et il observa qu'il ne pouvait point, sans ordre de son gouvernement, acquitter les dix-huit mille piastres exigées. Si tu ne les payes sous quatre jours, répliqua le dey, je te fais mettre à la chaîne, à moins que tu ne consentes à me livrer neuf Américains, que je ferai pendre aux portes de Bab-Azoun.

Enfin M. Ulrich, capitaine de vaisseau, consul de Danemarck, exposant la situation de son pays, dit que le bâtiment qui portait ses présens avait été arrêté et confisqué par les Anglais, et que l'agent d'Angleterre à Alger en était convenu lui-même. Ce consul pria la régence de lui accorder un délai; mais le dey, sans égard pour le caractère d'un agent parlant au nom de son souverain, le fit saisir au milieu du palais par des sbires, et le fit traîner immédiatement dans les bagnes, au milieu des huées d'une populace barbare.

Ceux qui purent pénétrer dans cette horrible prison y virent cet homme respectable, confondu parmi les esclaves et chargé, en grand uniforme, de soixante livres de chaînes. La contenance de M. Ulrich était ferme et courageuse; il se borna à recommander sa femme et ses cinq enfans.

Le dey se décida enfin, d'après les vives représentations de tous les consuls européens, à remettre celui de Danemark en liberté. Lorsqu'on alla détacher ses fers, il était employé aux travaux avec tous les esclaves.

Quelle garantie avoir contre le retour de ces violences?

Tous les esclaves sont traités ici avec une horrible barbarie. Quatre cent cinquante Portugais sont renfermés dans les bagnes. La cour de Lisbonne négligeait de leur envoyer leur solde, la régence ne leur a accordé aucun secours, et ils sont dans une affreuse misère. Les officiers sont, comme les simples matelots, condamnés aux travaux et abreuvés d'outrages.

La situation d'un grand nombre de Napolitains, également esclaves, n'est pas moins déplorable, et le dey qui compte s'emparer de Tunis dans la première campagne, espère encore y faire sa proie de 3000 esclaves européens, dont il se propose de mettre à haut prix la rançon. Depuis qu'il a dû remettre en liberté tous les esclaves qui étaient sujets de l'EMPEREUR NAPOLEON, il semble vouloir faire peser davantage sur nous tous qui sommes étrangers, son système de rapines.

PORTUGAL.

Lisbonne, le 8 avril.

On vient de publier ici la proclamation suivante :

Le général en chef de l'armée de Portugal, considérant que quelques soldats ou citoyens du royaume de Portugal se laissent séduire par de fausses proclamations dont le seul but est de les attirer à bord de l'escadre anglaise; et pour obvier à ce qu'aucun individu ne devienne victime des insinuations perfides des commandans de la station ennemie, décrète :

1°. Toute communication est expressément défendue entre le royaume de Portugal et tout bâtiment appartenant aux escadres anglaises. Il est en conséquence ordonné aux commandans des forts ou batteries de faire feu sur toute embarcation quelconque qui se présenterait à la côte sous un prétexte quelconque, même avec pavillon parlementaire.

2°. Tout officier qui laisserait toucher à terre un bâtiment, barque ou chaloupe, sera dégradé et jugé par un conseil de guerre.

3°. Tout individu qui se sera rendu à bord de l'escadre anglaise pour un motif quelconque, sera conduit devant une commission militaire, et condamné à une détention qui ne pourra durer moins de six mois, ou à la peine de mort, suivant la gravité du cas.

4°. Tout patron de barque, convaincu d'avoir facilité le passage de quelqu'individu que ce soit à bord de l'escadre anglaise, sera puni de mort.

5°. Seront punis de mort, comme embaucheurs, tous ceux qui inviteraient à la désertion les soldats de l'armée portugaise.

6°. Toute personne qui dénoncera un patron conducteur d'émigrés à bord de l'escadre anglaise, ou un embauteur, recevra 100 cruzades pour la dénonciation d'un fuyard, et 200 pour la dénonciation d'un embauteur ou d'un espion.

7°. Les biens de tous les individus qui sont sortis du Portugal pour se rendre à bord de l'escadre anglaise, seront séquestrés, si ces individus ne sont rentrés dans le royaume avant le 20 avril.

8°. Le Code pénal militaire français sera appliqué, dans le délai de huit jours, à l'armée portugaise; en conséquence, tout déserteur sera puni de mort.

9°. Tout bâtiment pêcheur qui sera saisi sans être porteur du présent décret, sera confisqué au profit de celui qui en aura fait la capture.

Donné au palais-général de Lisbonne, le 5 avril 1808.

Signé, JUNOT.

(Journal de l'Empire.)

ROYAUME DE NAPLES

Naples, le 11 avril.

Hier, l'ambassadeur de France près la cour de Naples, M. d'Aubusson la Feuillade, a eu l'honneur d'être présenté à S. M. la reine de Naples et de Sicile. S. Exc. a été conduite à cette audience par un maître et un aide des cérémonies, qui étaient venus le chercher à son hôtel avec les voitures de la cour. Les troupes de garde au palais avaient pris les armes et bordaient la haie. S. Exc. fut ramenée avec le même cortège.

(Idem.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 12 avril.

On a remarqué pendant la dernière quinzaine de mars différens mouvemens dans nos troupes en Hongrie; tandis que les unes se portaient à droite au-delà du Danube, de Baja sur l'Esclavonie, les autres, sur la gauche, passaient la Theis et se dirigeaient sur le Bannat et la Transylvanie. Toutes les routes étaient encombrées de troupes, de canons, de chariots, de bagages et de munitions.

— On attend pour le 20 avril, à Péterwaradin, S. A. S. l'archiduc Ferdinand, général de cavalerie. On prétend que ce prince doit être nommé gouverneur de l'Esclavonie et de la Syrmie, et commandant en chef de toutes les troupes qui s'y trouvent. On assure également que S. A. S. l'archiduc Louis arrivera vers la fin de ce mois à Panchowa dans le Bannat, et que ce prince prendra le commandement des troupes qui forment la ligne de démarcation dans le Bannat et à Semlin.

(Idem.)

Lubeck, le 15 avril.

Le comte de Moerner, colonel des grenadiers royaux suédois, faits prisonniers de guerre les 6 et 7 novembre 1806, et le docteur Kewenter, chirurgien-major du même régiment, se sont aujourd'hui embarqués sur le beau vaisseau le *Nep-tune de Lubeck*, pour aller de Travemünde directement en Suède. S. A. S. le prince de Ponte-Corvo avait donné des ordres pour que l'embarquement n'éprouvât aucun retard. M. de Moerner étant prisonnier de guerre en France, avec son régiment, a obtenu la permission de retourner pour six mois dans sa patrie; mais M. Kewenter n'étant point militaire, se rend en Suède parfaitement libre.

(Idem.)

Francfort, le 19 avril.

Plusieurs provinces d'Allemagne sont encore infestées par des bandes redoutables de brigands qui deviennent de jour en jour plus audacieux. Le 23 du mois dernier, une de ces bandes força la maison de M. Diestch, sculpteur à Unter-Schœnfeld, et l'assassina, ainsi que son frère, de la manière la plus cruelle.

— L'Université de Leipsick vient de sévir contre un de ses membres, M. le justicier (*justitiarius*) Müller, qui, dans un ouvrage intitulé : *Hannovre tel qu'il était, qu'il est et qu'il sera*, avait attaqué injurieusement plusieurs personnes considérables de ce pays. M. Müller a été condamné, 1° à demander pardon en présence de la justice et publiquement aux personnes qu'il a offensées; 2° à payer tous les frais de la procédure; 3° à garder les arrêts pendant un an.

— M. le professeur Wrisberg, habile anatomiste, vient de mourir à Goettingue.

(Publiciste.)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 19 avril.

Par décret du 29 mars, S. M. vient de créer des directions départementales, et une direction générale des contributions directes du royaume. La direction générale est établie à Cassel.

La gazette officielle de Westphalie contient aujourd'hui l'article suivant :

« La conscription n'est autre chose que l'application du droit de citoyen au service de l'Etat pour sa sûreté et sa défense. Cette loi n'est pas une disposition rigoureuse de la législation, elle est la conséquence naturelle du pacte social. Le service militaire est particulièrement affecté à la jeunesse, parce que cet âge le réclame autant par amour pour la gloire, que par sa force et son activité.

« La loi a ménagé par la faculté du remplacement tout ce qui pouvait être dû à l'industrie rurale ou manufacturière, à l'étude des connaissances élevées et pratiques les plus utiles à la société. Mais rien ne doit soustraire le conscrit à l'appel de la loi : il doit servir ou se faire remplacer. Le mariage lui-même ne peut soustraire un soldat au drapeau. Le ministère croit devoir en instruire les familles, dans le double but d'empêcher qu'on ne contracte des unions précipitées, et qu'on ne fasse du mariage un asyle pour les lâches et les mauvais citoyens. »

(Journal de l'Empire.)

BAVIÈRE.

Munich, le 16 avril.

Nous avons vu passer ici, il y a quelques jours, un grand nombre d'officiers de la marine turque, faits prisonniers par les Anglais, et qui ont été délivrés par une frégate française. Rendus à leur gouvernement, ils retournent à Constantinople par Vienne.

— Des nouvelles de la Sicile, arrivées à Vienne, disent qu'on craint dans cette île, depuis quelques semaines, un débarquement de la part des troupes françaises. La cour de Palerme, vivement alarmée, a fait prier avec instance le commandant anglais de Malte de lui envoyer des secours. Elle a même publié, en dernier lieu, afin d'en imposer au peuple, qu'elle venait de recevoir l'avis qu'un corps de 8 à 9.000 hommes de troupes anglaises était parti de Malte avec une flotte composée de onze vaisseaux de ligne, de trois frégates et de plusieurs corvettes, et que ces forces étaient attendues à la fin de mars ou au commencement d'avril en Sicile.

(Publiciste.)

INTÉRIEUR.

Bayonne, le 25 avril.

S. M. L'EMPEREUR ET ROI a passé, hier, en revue et a fait manœuvrer, dans les jardins de Marrac, le 14^e régiment provisoire d'infanterie.

Beaune, le 21 avril.

M. Louis Bailly vient de mourir ici à l'âge de 79 ans. Ce vieillard respectable par ses mœurs et par ses travaux apostoliques, est en outre connu par plusieurs ouvrages classiques de piété, tels qu'un *Traité de la vraie religion*, une *Théologie latine*, en 8 volumes, les *Principes de la Foi catholique*, qui respirent à-la-fois un zèle éclairé, une ardente charité et un esprit religieux.

Bruges, le 20 avril.

On mande de Blankenberg, le 15, ce qui suit :

« Nous venons de voir rentrer le garde-pêche de notre commune, le brave de Bruyne, qui, le 6 de ce mois, ayant aperçu à trois quarts de lieue de la côte un bâtiment démâté, battu par le gros tems et prêt à périr, mit à la mer avec une simple barque de pêcheur et malgré la violence du vent, pour aller le secourir. C'était une prise faite par un corsaire français qui y avait mis quatre hommes et laissé quatre Anglais. Depuis huit jours ils n'avaient pu gagner un port, et se trouvaient, après avoir perdu leur mât, leurs ancres et leur canot, réduits à la dernière extrémité. De Bruyne est parvenu à faire entrer ce bâtiment à Flessingue, à la vue d'un concours nombreux de spectateurs qui craignaient à chaque instant de le voir devenir victime de son intrépidité. »

Paris, le 26 avril.

S. M. L'EMPEREUR ET ROI ayant, par décret du 18 mars dernier, rendu conformément à celui du 15 avril précédent, fait le renouvellement quinquennal des maires et adjoints des douze arrondissements de Paris, le conseiller-d'état préfet du département de la Seine, assisté du secrétaire-général de la préfecture, a reçu le 25 de ce mois, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, des fonctionnaires nommés, le serment d'obéissance aux constitutions de l'Empire et de fidélité à L'EMPEREUR, et a de suite installé, dans l'exercice de leurs fonctions, les divers titulaires dont les noms suivent :

- 1^{er} arrond. *Maire*... M. le Gordier, précéd. maire.
Adjoints. M. Rose; précéd. adjoint.
 M. Monnaie, anc. conseiller au Châtelet.
- 2^e — *Adjoints*. M. Picard, précéd. adjoint.
 M. Boileau, *idem*.
- 3^e — *Maire*... M. J. J. Rousseau, précéd. maire.
Adjoint... M. Cretté, précéd. adjoint.
- 4^e — *Adjoints*. M. Lelong, *idem*.
 M. Brochant, *idem*.
- 5^e — *Maire*... M. Rouen, précéd. maire du 9^e arrond.
Adjoints. M. Worms, préc. adjoint.
 M. Mauvage, *idem*.
- 6^e — *Maire*... M. Bricogne, préc. maire.
Adjoints. M. Goulet, précéd. adjoint.
 M. Solle, *idem*.
- 7^e — *Maire*... M. Doucet-d'Egligny, préc. maire du 4^e arr.
Adjoints. M. Guyot, précéd. adjoint.
 M. Lelong, *idem*.
- 8^e — *Maire*... M. Benard, précéd. maire.
Adjoints. M. Villemens, préc. adj.
 M. Pean de Saint-Gilles, *id*.
- 9^e — *Maire*... M. Moreau, précéd. maire du 5^e arrond.
Adjoints. M. Molinier-Montplanqua, précéd. adjoint.
 M. Denise, *idem*.
- 10^e — *Maire*... M. Piault, précéd. maire du 7^e arrondissement.
Adjoints. M. Desmaisons, préc. adj.
 M. Buffault, *idem*.
- 11^e — *Maire*... M. Camet de la Bonardière, précéd. maire.
Adjoints. M. Lemoine, préc. adjoint.
 M. Roettiers de Montaleau.
- 12^e — *Maire*... M. Dubos, notaire.
Adjoints. M. Salleron, préc. adjoint.
 M. Poullin, *idem*.

HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — VOYAGES.

Lettres sur la Morée et les îles de Cérigo, Hydra et Zante; par A. L. Castellan, ornées de vingt-trois dessins de l'auteur, gravés par lui-même, et de trois plans; avec cette épigraphe :

Et in Arcadia ego (1) !

PREMIER EXTRAIT.

La Porte-Ottomane desirant faire exécuter dans le port de sa capitale des travaux importants, demanda à la France des ingénieurs, et des artistes dont les talens et l'expérience pussent en garantir le succès. Le gouvernement français s'empressa d'accueillir cette demande et fit choix de M. Ferregeau, ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui fut chargé de désigner lui-même ses collaborateurs. M. Castellan fut compris dans cette mission honorable, en qualité de dessinateur; mais à peine était-il arrivé à Constantinople que des événements imprévus ayant rendu cette expédition inutile, il fut obligé de revenir en France avec toutes les personnes qui la composaient. Il profita néanmoins de ce voyage pour recueillir les objets les plus intéressans qu'il avait eu occasion de remarquer dans sa route; et dans le désir d'étendre ses jouissances, en les faisant partager à sa famille et à ses amis, il déposa ses observations dans des lettres qu'il écrivit sur les lieux mêmes et auxquelles il joignit des vues exactes dessinées d'après nature.

C'est un choix de ces lettres et dessins qu'il donne aujourd'hui au public. Il s'y borne à parler de la Morée et de quelques îles voisines de ce pays, qui est généralement moins connu que le reste de la Grèce.

« D'autres voyages que j'ai faits depuis cette époque, dit-il, des devoirs à remplir et la gravure de mes dessins que j'ai exécutée moi-même, ont beaucoup retardé la publication de mon ouvrage, et ont donné le tems à un voyageur distingué, M. le docteur Pouqueville, qui depuis a parcouru à-peu-près les mêmes contrées, de faire paraître son *Voyage en Morée*. J'ai donc été obligé de supprimer du mien tout ce qui n'aurait été qu'une répétition fastidieuse et qu'on aurait pu prendre pour un plagiat.

« Cependant, continue-t-il, les objets vus par diverses personnes, sans cesser d'être les mêmes, peuvent inspirer des réflexions différentes, suivant l'aspect sous lequel on les envisage. Le même lieu qu'un poète embellira de tous les charmes de l'imagination, ne présentera à l'observateur profond qu'une source de regrets; mais le peintre doit imiter la nature, s'il veut conserver la ressemblance qu'on exige dans un portrait. C'est sous ce point de vue que j'ai considéré les objets, que j'ai cherché à les peindre, et mes dessins sont en quelque sorte les garans de l'exactitude de mes descriptions. Au reste, mon voyage a été trop rapide et mon séjour en Morée trop court, pour que je puisse me flatter d'offrir un cours complet d'observations. Je me suis contenté de cueillir quelques fleurs sur les bords de ma route, et d'indiquer les abondantes moissons qui attendent un voyageur plus heureux et plus instruit. »

On doit donc s'attendre à ne pas trouver cette relation aussi complète qu'elle l'eût été, si l'auteur avait eu le loisir d'observer à son gré tous les objets intéressans qui passeraient sous ses yeux. Mais telle qu'il la publie, elle suffit pour donner au commun des lecteurs des notions neuves et exactes tant sur la Morée que sur les principales îles de l'Archipel grec. Elle ne sera pas moins utile aux géographes et à ceux qui auront à parcourir les mêmes lieux ou qui voudront écrire sur ce sujet si fécond en souvenirs historiques. Les descriptions particulières qu'elle renferme, sans être aussi étendues qu'elles le sont ordinairement dans les voyages proprement dits, sont cependant assez détaillées pour que le lecteur y trouve à se satisfaire et à s'instruire. D'ailleurs l'auteur, en homme d'esprit et de sens, ne s'est pas contenté de décrire simplement les objets; il a souvent joint à ses récits des observations judicieuses, des remarques piquantes qui en augmentent l'intérêt et l'utilité. On a vu que l'auteur parcourut très-rapidement tous les pays dont il parle, et qu'il ne dépendit pas toujours de lui de prolonger son séjour dans quelque lieu aussi long-tems qu'il l'eût désiré; il serait donc injuste de lui reprocher de n'avoir pas donné plus de développemens à quelques-uns de ses récits. On doit, au contraire, lui savoir gré de sa bonne foi. Il aurait pu, à l'exemple de quelques voyageurs peu sincères, enfler ses descriptions à l'aide d'ouvrages déjà connus, et augmenter ainsi le volume de l'ouvrage sans en augmenter réellement l'intérêt.

(1) Deux parties formant un volume in-8^e avec 26 gravures. Prix, 6 fr. broché, et 7 fr. franc de port.

A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n^o 6. — 1808.

En second lieu, cette concision a l'avantage de mettre son livre à la portée d'un plus grand nombre de personnes, et notamment de celles qui n'ont pas beaucoup de tems à donner à la lecture.

Le style de l'auteur mérite aussi des éloges. A l'exception de quelques négligences qu'il sera aisé de faire disparaître dans une seconde édition, il est clair, correct, précis, et, ce qui vaut encore mieux, éminemment descriptif. En lisant ses récits, il semble voir les lieux qui en sont l'objet; il vous les représente, il vous les dépeint, il vous y transporte pour ainsi dire, et, à mon avis, ce n'est pas un moindre mérite. Souvent, et dans la crainte, très-mal fondée sans doute, que sa description écrite ne suffise pas, il y ajoute une gravure qui la complète. A cet égard, M. Castellan paraît s'être un peu trop méfié de son talent comme écrivain; car il a multiplié les gravures avec une sorte d'abondance qui semble tenir de la prodigalité, mais dont nous devons cependant lui savoir gré, puisque par là il multiplie aussi nos jouissances. Toutes ces gravures, au nombre de 23, sont conçues avec esprit et dessinées de manière à flatter agréablement la vue. M. Castellan les a dessinées, et gravées lui-même. Cette singularité remarquable ajoute un nouvel intérêt à son voyage. Elle est, en quelque sorte, le garant de sa véracité. Souvent un voyageur, étonné à la vue d'un monument qui se montre à lui pour la première fois, se livre facilement à de dangereuses illusions; bientôt son enthousiasme aggrandit à ses yeux tous les objets qu'il découvre, et sa plume devient, sans qu'il s'en aperçoive, complice de son admiration. Le dessinateur voit ces mêmes objets avec plus de sang-froid, les voit tels qu'ils sont, et les transmet avec fidélité.

Heureux donc le voyageur qui réunit le double talent d'écrire et de peindre! heureux sur-tout celui qui, comme M. Castellan, dans un premier essai, se montre à-la-fois bon écrivain, dessinateur fidèle et graveur habile, et qui, à ces qualités estimables, en joint une autre non moins recommandable et non moins rare aujourd'hui, la modestie. Il paraît la posséder éminemment, et certes, ce n'est pas ce qui contribuerait le moins à lui concilier l'estime de ses juges, si son ouvrage n'était déjà par lui-même sûr de mériter unanimement leurs suffrages.

Telles sont les réflexions générales que fait naître la première lecture de l'ouvrage. Je vais à présent en faire connaître le contenu avec quelque détail, et justifier par une analyse fidèle, entremêlée de citations, les éloges que j'ai donnés au talent, au goût et au style de l'auteur, ainsi qu'au bon esprit et au discernement qui l'ont guidé dans le choix des matières qu'il a recueillies.

Les premières lettres contiennent le détail de la traversée de l'auteur depuis Marseille, où il s'embarqua le 24 décembre 1796, jusqu'au promontoire de St.-Ange ou Maléo (le cap Meléa des Grecs), près duquel le vaisseau jeta l'ancre le 23 janvier. Mais l'équipage n'ayant pu avoir d'explication avec les habitans de ce cap, qui s'étaient enfuis à son approche, on se détermina à longer la côte pour se rendre à l'île de Cérigo, où l'on débarqua pendant la nuit. Cérigo est l'antique Cythere, nom qui fait naître une foule d'idées agréables, et qui rappelle les plus ingénieuses fictions de la mythologie grecque. Elle fut le témoin des premières jouissances du ravisseur d'Hélène, de cette beauté funeste qui fit couler tant de pleurs et de sang. « En approchant, dit l'auteur, nos illusions se brisèrent en quelque sorte sur les rochers arides qui bordent cette île. Cependant les voyageurs l'ont trop dédaignée. Nous y avons reconnu avec intérêt des traces de l'antiquité. Les habitans, malgré leur profonde ignorance, se rappellent encore leur illustre origine. Là, ils vous montrent les bains de Vénus ou d'Hélène; c'est une excavation où les vagues s'engouffrent: ici le point élevé d'où la Mère de l'Amour s'élançait sur son char traîné par des moineaux; c'est un tombeau ouvert taillé à la sommité d'un roc. Plus loin ils donnent le nom de *Cytherée* à un amas confus de débris; enfin des tronçons de colonnes rongées par le tems indiquent la place du temple de la déesse. »

M. Castellan visita quelques parties de l'intérieur de cette île célèbre. Le premier objet remarquable qui frappa sa vue, fut une grotte formée par des stalactites, dont la voûte est appuyée sur une douzaine de colonnes qu'il croit avoir été produites par l'écoulement des eaux séléniteuses. L'autre découverte plus importante, fut celle d'anciennes catacombes, dont je ne crois pas qu'aucun voyageur nous ait encore parlé. Elles sont taillées dans l'intérieur d'un rocher de plus de 100 pieds d'élévation perpendiculaire, et à la base duquel les flots viennent se briser. L'auteur eut beaucoup de peine à y pénétrer; encore ne put-il en visiter qu'une partie; la description qu'il en donne se fait lire avec d'autant plus d'intérêt, qu'il y a joint quelques réflexions sur les sarcophages et les chambres sépulchrales des anciens Grecs. A côté de ces

grottes souterraines, se trouvent les débris de l'ancienne ville de Cythère. Quelques tours encore debout, des pans de murailles, des édifices renversés et recouverts en partie par les sables; telles sont les seules traces qui en restent. M. Castellan se hâta de quitter ces ruines, morues et muettes, pour se rendre aux lieux où il devait retrouver les restes du fameux temple de Cythère. Le chemin était fatigant et frayé à travers des rochers blanchâtres, sur lesquels le soleil donnait à plomb, et dont la réverbération était incommode. Il fallait gravir les montagnes qui dominent la ville, et traverser plusieurs gorges profondes et resserrées où l'on ne voit que quelques oliviers, quelques vignes et de petits champs de bled. Les seules traces que l'île ait conservées de ses bocages fleuris si vantés par les poètes, se voient aux environs d'un joli ruisseau qui tombe en cascade des hauteurs, et qui est bordé de lauriers-roses, de lentisques et de myrthes.

« Nous sommes enfin parvenus au but de notre voyage, dit-il; mais quel a été notre étonnement de n'apercevoir, dans un champ labouré, qu'un petit nombre de colonnes d'une seule pièce, rongées par le tems! Leurs chapiteaux manquaient et leur base était enfouie. Il était difficile de reconnaître quel était leur ordre d'architecture, et sur quel plan ce temple avait été construit. Il en est de même de plusieurs autres colonnes et fragments informes qui ont servi à la construction d'une petite ferme située, ainsi que le monument, sur la plate forme de la montagne. Ces colonnes s'élèvent du milieu des sillons; elles n'existeront peut-être pas long-tems: le tranchant de la charrue qu'elles embarrassent, les effleure sans cesse, les sape par le pied, et l'ignorant fermier se réjouira de voir ces respectables fondemens recouverts par de nombreux épis.

« Du côté le plus escarpé de la montagne existe une vaste chaussée qui servait de base à l'édifice antique. On y retrouve aussi des pierres irrégulièrement placées qui peuvent en être les débris... Dans cet endroit on a fait des fouilles: notre conducteur nous a dit qu'on en avait retiré des objets curieux, et qu'on avait découvert des chambres construites en marbre. L'excavation était en ce moment remplie d'eau: à travers cette eau, nous avons cru apercevoir les fragments d'une statue. En effet, nous sommes parvenus à retirer une figure d'un beau marbre blanc et d'une proportion plus forte que nature, mais malheureusement très-mutilée: on n'en distinguait que les épaules couvertes d'une draperie. La tête, les bras et le reste du corps manquaient. Comme elle était d'ailleurs trop pesante pour que nous fussions tentés de l'enlever, nous l'avons laissée sur la place. Peut-être fera-t-elle naître à d'autres voyageurs plus curieux le désir de continuer des fouilles qui peuvent devenir intéressantes... »

Ce temple paraît être celui de Vénus Uranie, dont Pausanias fait mention, et qui était le plus ancien de tous ceux qui avaient été élevés en l'honneur de cette déesse. Son aspect ne satisfait point l'auteur et ne répondit pas à l'idée qu'il s'était formée de ce monument; aussi le quitta-t-il sans regret.

Outre la gravure qui en représente les ruines, M. Castellan a joint à son récit le plan d'une partie de l'île de Cérigo, qui lui a été fourni par M. Barbié de Bocage, et sur lequel sont tracés tous les lieux dont il nous parle, de même que les restes d'une autre ville antique, nommée par les Grecs modernes *Paleocora*, c'est-à-dire l'ancien lieu, où il se trouve des débris de mosaïques, des pierres gravées, des médailles que les paysans vendent aux étrangers.

Avant de quitter l'île de Cérigo, l'auteur nous décrit le costume des paysannes de cette île; lequel, à en juger par la gravure qui le représente, paraît élégant et gracieux. Elles ne sont pas vêtues à la longue, comme les autres Grecques, elles ne portent qu'une espèce de soubreveste fort courte qui est ouverte par-devant. Cet habillement diffère peu de celui des hommes; la large culotte ou casan descend seulement un peu plus bas. Leur visage est couvert d'un voile qui ne laisse apercevoir que leurs yeux, et dont elles s'enveloppent la tête.

La lettre cinquième contient la description de la ville et forteresse de Napoli, de Malvoisie. Cette ville, qui appartient aux Turcs, est située sur le penchant de la montagne, du côté opposée à la rade. Elle communique à la terre ferme par un pont de douze arches, établi sur une chaussée qui le met à l'abri des atteintes de la grosse mer, et qui paraît avoir été construite par les anciens. Ce pont est défendu par une grosse tour, sur la porte de laquelle on voit encore le lion de Saint-Marc, sculpté sur une table de marbre blanc. Ce qui rappelle que la ville était autrefois sous la domination vénitienne.

Plusieurs habitants s'empressèrent d'offrir leurs maisons à nos voyageurs, après qu'on sut qu'ils étaient et qu'ils n'avaient point d'intentions hostiles. Ils entrèrent dans la plus apparente. En attendant le dîner, on leur servit du café. « Pré-

venu qu'il était fait tout différemment du nôtre, dit M. Castellan, et que l'on ne pouvait le refuser sans impolitesse, nous y avons goûté. Il était épais comme du chocolat et sans sucre. Au lieu de broyer le grain, ils le pilent et le servent avec le marc; la qualité, à en juger par l'odeur, paraissait bonne, mais le goût en était fort désagréable. L'on a distribué des pipes: il a fallu fumer ou du moins en faire semblant. La chambre n'était rien moins que magnifique: des coussins, des nattes, des pipes, des armes suspendues aux murs et des vases pour différents usages, en formaient tout l'ameublement. Dans le fond de la salle se trouvaient des Turcs qui jouaient à une espèce de trictrac; ils ne se sont nullement dérangés, et quoiqu'ils n'aient pas souvent l'occasion de voir des Français, ils ne témoignaient pas beaucoup de curiosité. On nous a bientôt après apporté le dîner. Il était composé de petits pains sans levain et à peine cuits, de morceaux de poisson salé qui nageaient dans l'huile, de raisins et de figues sèches enfilées en forme de chapelet. Il fallait avoir la faim qu'un exercice violent nous avait donnée pour trouver cela mangeable; quant au vin, il avait un goût d'aromate si étrange, que la plupart d'entre nous ont été obligés de se contenter d'eau pure. Nous n'en étions pas moins touchés de la bonne intention de notre hôte.

« Il nous a offert de nous faire voir la ville et la citadelle, et nous a menés par un chemin escarpé à travers la ville haute, qui n'est qu'un monceau de ruines. On aperçoit par-tout les traces de la dernière guerre. Les murs sont criblés de boulets et noircis par l'incendie; les rues sont jonchées de débris de bombes. La citadelle, qui couronne la cime des rochers, est en mauvais état; quelques couleuvrines démontées de leurs affûts et à moitié enterrées, sont remarquables par leur grandeur et sur-tout par leur inutilité: il n'y a pas, je crois, un seul canon en état de servir, et les habitants de la ville ne songent nullement aux dangers auxquels les expose leur insouciance.

« En redescendant de la forteresse, nous avons rencontré deux femmes turques qui aussitôt ont pris la fuite. Elles étaient enveloppées en entier dans une grande capote de coton blanc; on ne voyait que leurs yeux, le reste de leur visage était voilé: leurs pieds étaient chaussés de brodequins de maroquin jaune. Grandes, bien faites, elles paraissaient jeunes, à en juger par la grâce et la vivacité de leurs mouvements. La curiosité les portait à se retourner à tout moment pour nous examiner, mais toujours en fuyant. Ce sont les deux seules femmes que nous ayons rencontrées dans la ville; quelques autres cependant tâchaient de nous voir de dessus leurs terrasses ou à travers leurs jalousies; mais elles se retiraient aussitôt que nous les regardions... »

Parmi les objets dignes de fixer l'attention des voyageurs dans cette partie de la Grèce, M. Castellan a principalement remarqué des constructions antiques en polygones irréguliers, qui se voient aux environs de Napoli, et dont il donne une description étendue accompagnée d'une planche. Il paraît certain que ce sont les restes de l'ancienne ville d'*Epidaurus-Limera*, dont parle Pausanias, liv. 3, ch. 23; et pour que le lecteur n'ait là-dessus aucun doute, l'auteur a eu soin de joindre à son récit un plan de la rade de Napoli et de ses environs, dressé par M. Barbié du Bocage, et sur lequel les ruines dont il s'agit occupent effectivement la place de l'ancienne Epidaurus.

On lira avec intérêt ce qu'il dit de ces constructions singulières, qui, quoique chargées de siècles, offrent encore toute la solidité, toute la vigueur d'un monument nouveau. « Elles sont disposées avec tant d'intelligence, dit-il, que, non-seulement tous les angles rentrants et saillants s'ajustent parfaitement, et se touchent sur tous les points sans laisser le plus léger intervalle, mais encore cet arrangement est soumis au calcul de la pondération, de manière que ces solides s'arc-boutent naturellement et forment une combinaison semblable à celle de nos voûtes dont on croirait qu'elles ont donné la première idée. » L'auteur voit dans ce travail la réunion de deux avantages inappréciables, la plus parfaite solidité et l'économie des matériaux. « Pourquoi donc, ajoute-t-il, ce mode de construction a-t-il été abandonné? pourquoi ne le trouve-t-on que dans les monuments de la plus haute antiquité?... Ne serait-il pas à propos qu'on y revînt dans certains cas où l'élégance doit être sacrifiée à la solidité, par exemple pour les fondations, les digues, les culées de pont, les murs de soutènement et même ceux de fortifications? »

L'auteur quitta avec peine cet endroit intéressant pour aller jouir des ombrages frais que lui offrait un vallon peu éloigné, entièrement circonscrit par des rochers à pic couronnés de verdure. Il y trouva un jardin turc au milieu duquel était une maison construite dans le goût italien, sur un terre élevé. A l'exception d'un bosquet d'orangers et de citronniers, plantés en quinconce, toutes les parties du jardin étaient

distribuées sans ordre et sans symétrie, suivies les caprices du jardinier. Il y vit du blé, des vignes, des vergers composés d'oliviers, de huiers, d'amandiers, de cornouillers, ainsi que des massifs de tremble et de chêne d'une espèce particulière, et dont le gland, plus gros que le nôtre, est recouvert d'une enveloppe épineuse. Des cyprès, des palmiers semblaient avoir été groupés çà et là pour varier le coup-d'œil.

Les fermes ou maisons de campagne voisines de la mer, ont une forme singulière. On les appelle *tours*, parce qu'en effet la plupart d'entre elles servent de forteresses. Elles ont ordinairement deux escaliers à l'extérieur, qui sont tout-à-fait détachés du corps du bâtiment, et ne servent qu'au moyen de pont-levis qu'on retire la nuit. Les fenêtres sont fort élevées et percées du côté de la mer seulement: il y a au-dessus des portes des espèces de machicoulis par lesquels on peut voir et combattre les assaillans. Le mur qui est du côté de la campagne, n'est percé que de petites ouvertures qui servent de meurtrières. Ces précautions sont nécessaires dans ce pays habituellement ravagé par des guerres civiles et des brigands.

Les montagnes escarpées, qui bordent la côte de la Morée, renferment un très-grand nombre de grottes ou cavernes profondes qui sont habitées par des bergers errans. Ces bergers sont encore tels que les a dépeints Théocrite, ou qu'on les voit représentés sur les bas-reliefs grecs. Ils ont conservé le costume antique dans toute sa simplicité. La douceur du climat leur permet d'aller presque nus. Une simple chemise de coton qui ne descend que jusqu'au genou, et qui est liée autour du corps par une courroie, compose leur habillement. Les bergers des montagnes plus élevées portent des peaux d'agneaux taillées de la même manière, et dont, en été, ils mettent le poil en dehors. Une toile blanche leur enveloppe la tête, et un morceau de cuir assez semblable à l'ancien brodequin, leur sert de chaussure. Les grottes où ils se retirent ne sont fermées que par des amas de pierres, ou simplement par des haies ou des ronces qui suffisent pour empêcher les troupeaux de s'échapper pendant la nuit. M. Castellan eut la curiosité de visiter une de ces grottes peu éloignée de la ville. Les bergers en étaient sortis avec leurs troupeaux lorsqu'il y pénétra. L'intérieur de cette grotte avait plus de cent pieds de profondeur. L'aspect en était misérable. Des vases de terre, des paniers, des nattes de feuilles de palmier, quelques couvertures de poil de chèvre, tissées par ces bergers eux-mêmes; voilà de quoi se composait le mobilier de ces êtres grossiers, ignorans, et presque sauvages, dont l'unique occupation est la garde des troupeaux confiés à leurs soins, et qui préfèrent les jouissances attachées à cette vie libre et errante, aux plaisirs qu'ils trouveraient dans une existence plus fixe, mais en même tems plus dépendante, qu'il ne tiendrait qu'à eux de se procurer.

La lettre suivante a pour objet les mœurs des habitants de la ville de Malvoisie. On sait qu'ils sont Turcs. Ils tiennent le milieu, observe l'auteur, entre les nations sauvages et les nations policées. Leur demi-civilisation leur a enlevé l'écorce de la nature, sans leur donner le poli de l'art. Leurs enfans vont dans les rues absolument nus; on y voit même de jeunes filles presque sans vêtemens, quoique les femmes y soient renfermées avec le plus grand soin dans des appartemens inaccessibles aux regards, et où le jour ne pénètre qu'à travers de petites lucarnes grillées et garnies de vitraux dépolis. Leur caractère est un mélange d'orgueil et de bassesse, d'orgueil et d'apathie. Ils sacrifient tout à l'extérieur. On les voit se nourrir de la manière la plus mesquine, et affecter dans leurs habillemens le luxe le plus pompeux. A l'intérieur leurs maisons sont dénuées de tout ornement, même des meubles les plus nécessaires, tandis qu'au-dehors elles sont peintes des plus riches couleurs. Se considérant comme les maîtres du pays, ils s'arrogent sur les Moraites l'empire le plus absolu. Redoutés et haïs par leurs exactions, ils ne sortent jamais, ne fût-ce que pour se promener dans les rues, sans être armés d'un poignard et de pistolets. L'oisiveté et la paresse font leur bonheur: « Ils passent leur vie au café, dans quelque jardin, sur le bord d'un ruisseau, auprès d'une eau jaillissante ou tombante; ils restent là des journées entières, assis les jambes croisées, fumant leur pipe avec lenteur, et d'un air de réflexion, prenant de tems en tems du café, et s'amusant à compter et recompter les grains d'une espèce de chapelet de corail, ou de bois de santal qu'ils ont sans cesse entre les mains. J'en ai vu quelquefois qui laissaient ma patience par leur flegme et leur immobilité; je les quittais, et revenant quelques heures après, je les retrouvais à la même place et dans la même attitude. Lorsqu'ils nous voient promener de long en large, pour le seul plaisir de faire de l'exercice, ils disent que nous sommes fous, que nous avons l'air de nous fuir nous-mêmes, de pousser devant nous le tems, et de le poursuivre en quelque sorte, tandis qu'eux beaucoup plus sages, savourent tous les instans de leur existence,

et les voient s'écouler comme le sable de leurs horloges dont ils comptent les grains. Ils portent le même esprit de paresse dans les travaux qui exigent de l'activité. J'ai vu un serrurier assis sur un coussin, la pipe à la bouche, battre tout doucement le fer sur une petite enclume qu'il avait entre les genoux. »

En parcourant les environs de la ville, M. Castellan rencontra un jour un homme dont la tournure, la démarche et les vêtements avaient quelque chose de singulier. C'était un conteur grec qui allait de ville en ville chantant des romances, récitant des poésies et racontant des histoires. Il paraît que cet état était lucratif; car ce poète ambulant était bien vêtu, bien portant, gai, dispos, joyeux et content. Notre voyageur eut envie de l'entendre. Il commença par chanter en s'accompagnant d'un instrument assez semblable à une mandoline, mais plus petit, et garni d'un manche fort long, et dont il pinçait les cordes avec un morceau d'écaillé. Il exécuta plusieurs morceaux de musique et de chant, d'une très-grande difficulté et d'un genre varié, tantôt tendre et langoureux, tantôt vif et passionné. Flatté des applaudissemens qu'il reçut, il proposa à ses auditeurs de leur raconter une histoire. Il mit dans son récit une pantomime très-vive, très-expressive, qui pouvait en quelque sorte suppléer au défaut de connaissance de la langue, et dont M. Castellan fut satisfait.

On trouve dans la lettre suivante quelques détails sur les tombeaux et les monumens funéraires des Turcs, qu'on ne lira pas sans intérêt. Les cimetières sont pour eux un lieu d'oraisons, en même tems qu'ils sont un lieu de promenade. On y voit quelquefois un Turc à genoux, en prières auprès d'un tombeau, et tout près de lui un groupe accroupi sur ces marbres funéraires, la pipe à la bouche, faisant la conversation, et prenant des rafraîchissemens qu'ils se font apporter d'un café peu éloigné, ou construit même, pour plus de commodité, au milieu des tombeaux.

Ces tombeaux sont assez généralement ornés et offrent l'emblème caractéristique de la personne qui y repose. Le turban indique la tombe d'un homme et par sa forme le rang qu'il occupait; une urne, celle d'une femme; une rose, celle d'une fille. Souvent ces tombeaux ont la forme d'une caisse ouverte, faite de marbre blanc sculpté, et même peint et doré. Plusieurs marches y conduisent, et aux extrémités s'élèvent de petites colonnes qui portent les attributs. Le corps n'est alors recouvert que de terre végétale sur laquelle les parens plantent des fleurs qu'ils viennent régulièrement arroser tous les jours. L'auteur a été plusieurs fois témoin de cette scène intéressante, qu'il a très-bien retracée dans une gravure représentant une femme turque au tombeau de son mari, et dont on peut encore se former une idée en lisant la traduction d'une élégie grecque qui termine sa Lettre.

Des particuliers enterrent aussi leurs morts dans l'intérieur de leurs maisons ou dans leurs jardins. On voit encore de ces monumens qui ont la forme de chapelles sépulchrales, les unes ouvertes par des arceaux qui soutiennent un petit dôme, d'autres fermées et ne prenant jour que de la voûte. Enfin il y en a qui sont précédées d'un porche sous lequel les Mahométans viennent prier. Mais dans ces espèces de tombeaux, les attributs, ailleurs taillés en marbre, sont d'étoffe et renouvelés de tems en tems par les familles. Des gardiens y veillent jour et nuit en lisant le Koran, et ont soin d'entretenir les lampes.

La musique vocale des Grecs forme le sujet de la onzième Lettre. L'auteur paraît avoir été très-satisfait et même ému de la mélodie, de l'accord et de l'harmonie des chants religieux, les seuls qu'il ait entendus. Les Grecs chantent rarement en parties, ou s'ils le font, leur voix n'est point étouffée par les accompagnemens.

De Napoléon de Malvoisie, l'auteur se rendit à la petite île d'Hydra qui n'en est pas très-éloignée. Il paraît qu'alors ses habitans étaient prévenus contre les Français; car ils firent un accueil peu favorable à nos voyageurs. A peine l'équipage eut-il touché terre, qu'il fut assailli à coups de pierres par une foule d'enfans, et poursuivi jusqu'à un café de la ville, où il fut obligé de se réfugier. « Nous avons demandé, dit l'auteur, la cause de cette réception inhospitalière. On nous a dit que les Hydriotes ayant apporté du bled à Marseille dans le tems de la disette, en avaient été assez mal payés. » Cette inculpation ne paraît pas fondée; car depuis ce tems, observe l'auteur, les Hydriotes sont plus riches et ont augmenté le nombre de leurs vaisseaux. Ces habitans semblent peu craindre les Turcs; car le capitaine leur ayant dit qu'il se plaindrait au capitán-pacha, ils ne tinrent aucun compte de ses menaces, et se contentèrent d'offrir des gardes pour accompagner l'équipage, sans réaliser cette

promesse. Dans sa traversée, le bâtiment qui portait nos voyageurs avait perdu une ancre. Le capitaine en demanda une autre à Hydra, au nom de la Sublime Porte. Les Hydriotes répondirent qu'ils consentaient volontiers à la fournir, pourvu qu'on leur en payât la valeur en argent, et non en effets sur Constantinople. On leur dit de réfléchir sur ce refus qui pouvait les compromettre; ils répondirent gravement : *la mer vous est ouverte*. On leur a encore observé qu'ils se rendaient par là responsables des événemens fâcheux qui pouvaient survenir au bâtiment. *Dieu est bon, il vous conduira*, ont-ils répondu toujours avec le même sang-froid et le même laconisme.

La ville d'Hydra présente un agréable aspect. Elle est construite sur plusieurs rochers pyramidaux formant amphithéâtre autour du port, et portant sur leur cime des moulins-à-vent d'une structure particulière et armés de six à huit ailes. Les maisons presque toutes bâties en pierre, et sur le même plan ont la forme carrée; elles sont percées d'un petit nombre de fenêtres, et n'ont ordinairement qu'un seul étage. Quelques-unes sont couvertes de toits à l'italienne, mais la plupart se terminent en terrasse. Elles sont toutes enduites de chaux, ce qui leur donne un air de propreté, et les détache nettement du fond de verdure qui les environne et des rochers noirs qui leur servent de fondement. Le port est petit, mais profond et bien abrité. Les vaisseaux peuvent s'approcher et s'amarrer aux quais qui sont beaux; on y voit des galeries couvertes servant de promenade, et où sont des magasins bien fournis.

Les Hydriotes sont catholiques. Leur église, que l'auteur a visitée avec soin, est fort belle. « C'est, dit-il, un bâtiment en forme de parallélogramme, isolé et renfermé dans un cloître de la même forme, percé d'arcades soutenues par des colonnes. Ce cloître sert de logement aux prêtres. On monte plusieurs marches pour arriver au péristyle de l'église, qui est également orné de colonnes de marbre blanc, lesquelles soutiennent des voûtes d'arcade. La façade est percée de trois portes. En entrant nous avons été surpris et enchantés de la magnificence de l'église. Le maître-autel, la chaire sont dorés et sculptés avec délicatesse; le sanctuaire est séparé de la nef par une espèce de grille ornée de pilastres de marbre et de riches arabesques en bois, où sont encadrés les tableaux et images des saints, dont quelques-uns sont peints sur des fonds également dorés. Ces tableaux qui paraissent anciens, sont d'un dessin médiocre; mais les figures ont quelque style, sont bien drapées, et les couleurs bien conservées. Ils sont peints en détrempe revêtue d'un beau vernis... Il existe au-dessus des portes et sur les côtés de l'église des tribunes élevées et fermées, qui sont destinées aux femmes. Le jour ne pénètre dans cette église qu'à travers des vitraux dépolis... L'aspect extérieur de cet édifice est agréable; il est bâti dans de justes proportions. Le clocher qui se trouve au-dessus de l'entrée est élégant; il paraît presque tout construit en marbre. »

On ne trouve pas à Hydra, comme dans la plupart des autres îles de la Grèce, un peuple dégénéré et rampant sous une domination étrangère, pauvre au milieu d'un pays riche, triste et malade sous un climat balsamique. A Hydra, dit l'auteur, on reconnaît le caractère grec dans toute son énergie. Les Hydriotes sont gais, vigoureux, actifs; leur ville s'agrandit tous les jours; les maisons propres, aérées, font présumer une honnête abondance et même un certain luxe. Une foule de vaisseaux remplissent le port, visitent fréquemment les côtes voisines de l'île, ou vont porter au loin les productions de l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Ce sont les Hydriotes qui approvisionnent Constantinople et les Échelles du Levant; ce sont eux aussi qui font presque tout le commerce de grains. A peu près indépendans, ils ne payent qu'un faible tribut à la Porte Ottomane, et les Turcs retirent trop d'avantages de ce pays pour songer à l'asservir entièrement.

« Telle est, observe l'auteur, la différence des Grecs d'Hydra, avec leurs voisins de terre-ferme; telle est l'influence du gouvernement sur les mœurs et la félicité des peuples. L'Hydriote travaille pour lui-même, trouve dans sa patrie un refuge assuré. Il n'est pas troublé dans la jouissance de la fortune qu'il a acquise par son industrie. Cette île est un rocher stérile; il n'y existe ni bosquets ni jardins, pas même un ruisseau; néanmoins on y remarque avec surprise et intérêt un peuple intelligent, actif et laborieux. Le Turc avare et insouciant meurt de misère et d'ennui au milieu des trésors d'une nature libérale, et le Grec libre convertit ses rochers en une mine féconde. »

Pour rendre cette partie de son récit plus complète, M. Castellan y a joint les observations qu'a publiées sur l'île d'Hydra, M. Coray,

dans un Mémoire sur l'état actuel de la civilisation de la Grèce. Ce morceau, qui vient à l'appui des notions de l'auteur, se fait lire avec un très-grand intérêt; et je regrette que l'étendue très-considérable que j'ai donnée à cet extrait, ne me permette plus d'en citer ici quelques fragmens.

En quittant Hydra, M. Castellan se réjouissait de passer devant Athènes. L'idée de jeter l'ancre dans le Pirée, d'apercevoir les murailles qui l'unissent encore à la ville, de contempler la citadelle et le temple de Minerve qui la domine, le comblait de joie, faisait tressaillir son cœur; mais son illusion fut détruite. Pendant la nuit, le vaisseau avait dépassé ce lieu célèbre. Cependant, à la pointe du jour, il ne fut pas encore tellement éloigné que l'auteur ne pût apercevoir les côtes de l'Attique et quelques restes de la ville. « Nous désirions, dit-il, de voir s'élever un orage qui forçât le bâtiment de relâcher à Athènes. Mais, en dépit de nos desirs, le plus beau tems continuait; le vent était impitoyablement favorable. Bientôt nous eûmes dépassé le promontoire, le temple disparut à nos yeux, et avec la vue de ces intéressans objets, l'espoir de les considérer de près s'évanouit sans retour. »

Ici se termine la première partie du volume. Je rendrai compte de la seconde dans un nouvel extrait qui paraîtra incessamment.

J. T. VERNEUX.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour % j. du 22 mars 1808.	86 fr. 55 c.
Idem. jous. du 22 sept 1808.	fr. c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons au 7.	fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1805	fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} avril.	1140 fr. c.
Actions de Vaucluse, j. du 1 ^{er} mai.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Incessamment Concert, dans lequel on entendra M^{me} Grassini. **Théâtre Français.** Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de Famille.

Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui le Mari juge et partie, les Bourgeoises à la mode, et les Amis du Collège.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui la 1^{re} repr. d'un Jour à Paris, ou la Leçon singulière, op. com. en 3 actes.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui Dorat, la Marchande de Modes, et Bancelin.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui la 8^e repr. de Peau-d'Ane ou l'Isle Bleue et la Mer jaune, et Arlequin au Café du Bosquet.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui l'Héroïne Américaine, et Charles.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui

Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui Exercices des sieurs Auguste, Gaudot et du Scapin; la grande voltige par un singe, et les chiens savans et extraordinaires.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Tous les jours, à huit heures du soir, grand Concert d'harmonie.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, sans interruption, à sept heures du soir. M. Pierre continuera les pièces nouvelles annoncées par les affiches.

Galerie des chefs-d'œuvres de l'architecture des différens peuples, rue de Seine St-Germain, n° 8. — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Isurie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc. est ouverte tous les jours au public depuis 10 heures jusqu'à 4. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.